

L'interview intégrale de Michael Lonsdale



Photo : Kris Dewitte

Gorian Delpâtre : On va commencer par parler si vous le voulez bien du dernier film de Bouli Lanners dans lequel vous avez joué, est-ce que vous pouvez un peu décrire votre personnage ?

Michael Lonsdale : Ah, je ne veux pas trop dire comment ça va être...

Dites-nous qui vous jouez ?

Je préfère qu'on le découvre. J'ai l'impression de casser le truc si je dis comment ça va être. Enfin je peux dire que j'étais content qu'il me demande de travailler avec lui. Ça s'est bien passé. C'était très agréable.

Vous le connaissiez déjà Bouli Lanners de réputation ?

Très peu.

Qu'est-ce que vous saviez de lui ?

Je ne le connaissais pas du tout.

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans son projet ?

Le scénario. Et puis les gens du métier m'ont dit : " Oh oui, il est bien, tu peux y aller ".

Vous saviez que vous alliez jouer une scène avec Max von Sydow aussi ?

Je ne m'attendais vraiment pas à le voir. Ça a été une belle journée ... j'étais ému parce que cet homme ... , c'est tellement quelque chose d'incroyable ce qu'il a fait avec Bergman ! Après, ça se

dilue un peu Parce que des Bergman, y'en a pas à tous les coins de rue hein ! Après il a fait beaucoup de grands films mais un peu alimentaires je dirais. ... Oh lala on a passé un bon moment !



Photo : Kris Dewitte

Il y a un moment dans le film qui m'a vraiment fait songer à vous... c'est quand le personnage joué par Bouli Lanners vous demande, pourquoi vous continuez à vous occuper de votre hôtel. Et vous répondez : " Ben vous savez, vivre c'est beaucoup plus que respirer simplement " . C'est un peu ce que vous faites dans votre carrière ?

Non, je ne respire pas beaucoup. En ce moment, c'est un peu surchargé. Il faut faire attention parce que là, ça devient de la folie.

Vous continuez à passer de projet cinématographique en projet cinématographique...

Oui. Bien sûr.

Pourquoi est-ce que vous tenez à être encore aussi actif aujourd'hui ?

Parce que j'aime travailler. J'ai voulu faire ce métier. Et plus il y en a, plus je suis content.

Alors sans révéler l'intrigue du film " Les premiers, les derniers ", il y a quand même un petit côté mystique dans l'histoire, dans le scénario, ça c'est quelque chose qui vous plaît particulièrement ?

Oui, légèrement, c'est bien oui, c'est délicat.

C'est cette délicatesse dans le côté mystique qui vous a intéressé ?

Oui, enfin je l'ai un petit peu fait comme ça exprès.

Et le travail avec Bouli ? Parlez-moi de lui en tant que réalisateur puisqu'on ne peut pas rentrer dans le film, quel genre de réalisateur est-il, vous qui en avez connu tant ?

Très simple, il écoute ce qu'on fait, et puis il dit " Moteur ". Il ne m'a pas donné d'indications, juste de la place. Et encore...c'est moi qui lui ai suggéré d'être là plutôt que là... Il est très raisonnable.

Maintenant, je vais vous montrer quelques images de votre carrière. C'est un choix hyper subjectif bien entendu ; donc, ne m'en voulez pas si les images ne sont pas celles que vous attendiez. Mais je pense quand même, qu'elles devraient vous plaire. Est-ce que vous avez une bonne mémoire ? Est-ce que vous vous rappelez de votre carrière ?

Oui.



Alors voici la première image. Ça vous dit quelque chose ?

Oui, c'est mon premier film, " C'est arrivé à Aden " de Michel Boisrond. C'était un roman de Pierre Benoit qui avait un titre très joli, mais pas assez commercial. Alors, c'était la série des... " C'est arrivé à... ". A l'époque, il y en avait partout des " C'est arrivé à... ". Là, c'était avec Dany Robin, Elina Labourdette... J'étais un peu ému parce que j'étais au milieu de comédiens que j'avais

beaucoup vus au cinéma avant, et ça s'est bien passé. Et c'est drôle parce que c'était le rôle d'un officier de l'armée anglaise en station à Aden, et mon père avait été militaire là-bas.

Et en plus, votre nom n'est même pas sur l'affiche...

Oui... ben, on ne me connaissait pas du tout là.

Belle revanche de l'histoire, aujourd'hui vous êtes le plus connu de tous...

Mon nom, c'était pas commercial pour les gens à ce moment un illustre inconnu.

Je vous propose une autre image... ça vous aussi dit quelque chose ?



Kafka.... Bien sûr. Alors là, c'est pas d'un film ! J'ai monté une pièce. " Les amours de Kafka ".

Mais vous avez aussi joué dans " Le procès "...

Ah oui... . Oui, c'est vrai !

Avec Orson Welles derrière la caméra et aussi devant ...

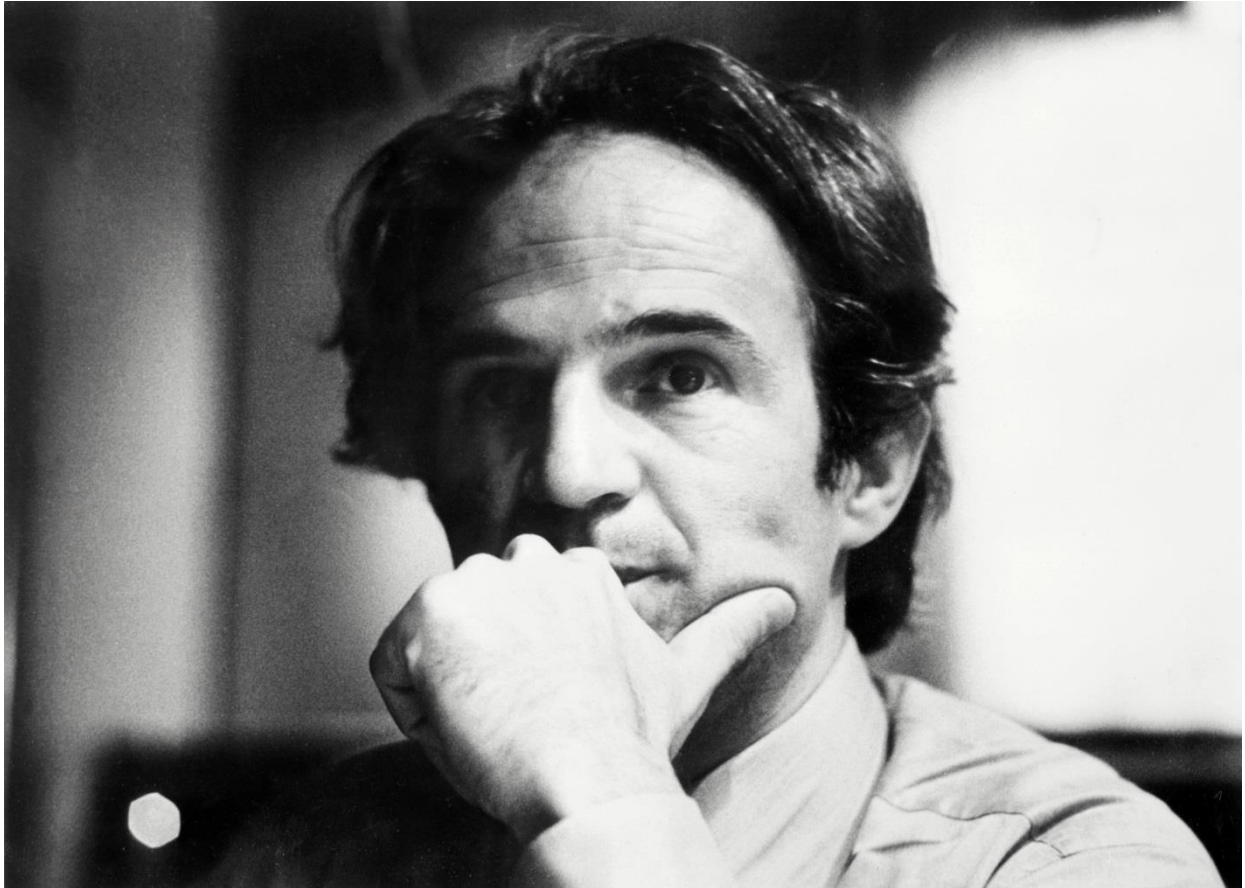
Oui. Oh lala ça, ça a été un moment inouï dans ma vie parce que, évidemment, c'était un homme que je considérais vraiment comme un géant. Et puis, un soir, je jouais au théâtre avec Laurent Terzieff et j'avais à la maison une employée qui me laissait des messages dans un français très approximatif : " coup télépho de monsiou Willis, furgent... ". Il était 11 heures, du soir, et je me suis dit : si c'est urgent, j'appelle.... Tac tac tac,... " bonjour, c'est Michael Lonsdale, alors c'est vous qui m'avez appelé ? " - " Yes, I'm Orson Welles ". J'ai cru que c'était une blague. J'ai failli dire : " Non, ne vous foutez pas de ma gueule !" Mais la voix quand même, était bien la sienne... alors, grande émotion, et voilà. " I want to meet you . Je veux vous voir pour vous proposer un rôle dans mon film. Alors venez me voir demain après avoir joué au théâtre ". Je suis donc allé aux Studios de Billancourt. J'arrive là-bas ; il y a une guérite à l'entrée évidemment, et il tournait une scène dehors, dans la cour des studios. L'assistant vient me chercher et puis m'amène à Orson. Evidemment, j'étais troublé. :

“Hello Mr Lonsdale, how are you ? Voilà, j’ai un rôle pour vous. Lisez le scénario, puis vous m’appellez ” . Je suis rentré, j’ai vite lu, j’ai lu tout le manuscrit en une heure, et il y avait donc le rôle de ce bizarre religieux, dont on ne sait s’il est catholique ou protestant, mais qui fait la morale.

C’était le premier prêtre d’une longue série dans votre filmographie.

Oui. C’était le tout premier. C’était à Orsay, qui n’était pas encore un musée... c’était un dépôt, la gare d’Orsay.

On dit que c’est grâce cet homme que votre carrière a vraiment pris son envol...



Archives Belga-AFP

François Truffaut... Oui, oui, parce qu’il y a eu deux films successifs en 1968 : " La Mariée était en noir " et ensuite " Baisers Volés " . Ils ont été très populaires et à partir de là, on a commencé à me proposer beaucoup de choses. Ça a été un grand pas en avant.

Il faut ça dans des carrières, une rencontre avec un réalisateur comme ça pour vraiment décoller ?

Oh ben non, ça dépend. Des fois on peut très bien décoller sans qu’un réalisateur ait dit quoi que ce soit.

Quels souvenirs gardez-vous de ces tournages ?

Il y avait une certaine connivence et on s’amusait. Notamment avec Delphine Seyrig sur le tournage de " Baisers Volés " , on riait beaucoup. Ils ont tournés à la maison, on avait un appartement sur la

Tour Eiffel. J'étais content, ils ont passé une semaine à la maison et je n'avais pas à aller au tournage. J'ai rempli le frigo, et j'ai dit : " Si vous avez faim, si vous avez soif, allez-vous servir ".

Une autre image...



Capture d'écran Youtube

Ah Hibernatuuuus ! En 1969 avec Edouard Molinaro ! C'est mon film le plus populaire, parce qu'il passe très très souvent à la télévision. Ce n'était pas tout à fait ma *cup of tea*, mais enfin bon, il fallait bien manger. Je n'avais pas tellement envie de le faire, alors dans la cour du studio, j'ai tiré à pile ou face. Et puis c'est tombé face et donc, il fallait que je le fasse ! (*rires*)

Et le travail avec Louis de Funès, ce n'était pas agréable ?

Non. On a tourné toute une semaine et le premier samedi, il a dit : " Arrêtez tout ! Ce qu'on fait ne m'intéresse plus, je veux la version que j'ai refusée il y a six mois. " La tronche des producteurs... ! Et du coup, mon rôle était beaucoup plus long. Alors voilà, on s'est amusés parce qu'il faut être très présent avec lui et être prêt à improviser. Parce qu'il répète dix fois la même phrase et alors les pauvres comédiens ne savent pas quand il faut parler parce qu'ils ne veulent pas l'interrompre. Puis après il les engueule : " Mais dites n'importe quoi, on s'en fout, tout ce que vous dites ça n'a aucun intérêt ". C'est charmant de dire ça aux comédiens ! (*rires*)

Ce n'est pas un bon souvenir de tournage ?

Si, si, si, parce qu'il y avait Claude Gensac qui était charmante et il y avait plein de gens bien. Mais lui, c'était un anxieux. Dans la vie, il était triste, comme beaucoup de comiques. Il fallait entrer dans le jeu et improviser. Il m'avait dit " Ah mais avec vous au moins, on peut travailler " (*rires*). Je ne regrette pas de l'avoir fait.

Et ceci ?



Roger Moore – James Bond - DR

Ah oui! James... Hello darling, hello!

Pourquoi James Bond ?

Ah parce que, en Angleterre j'avais fait un film de Fred Zinneman qui s'appelait " Le Chacal " et qui avait très très bien marché. Puis avec Alec Guinness, j'ai fait " Smiley's People " de Simon Langton d'après John Le Carré pour la télévision. Ce n'est jamais passé en France, c'est dommage. Ça a été un bonheur inouï de travailler avec ce comédien génial. Plus tard, j'étais à Monaco pour une tournée et il y a ce monsieur qui s'approche et qui me dit : "I'm Roger Moore. " Moi, je ne savais pas qui c'était (*rires*) et il continue : " Il se peut que nous nous retrouvions bientôt au cinéma ". – " Ah bon, moi, pourquoi ? Et que vais-je faire dans le film ? "

Hugo Drax , le méchant dans " Moonraker " !

Drax bien sûr, le grand méchant loup ! C'était le film le plus cher de tous les James Bond. Des décors fabuleux ; tous les studios à Paris étaient loués pour 6 mois. Alors après, ils sont partis en Amérique du Sud mais je n'y étais pas là-bas. Mais c'était un rêve ! Et il y avait aussi le géant Richard Kiel qui mesurait 2m30 !

Il jouait Jaws.

Oui. Il ne parlait pas un mot de français, alors je l'ai pris un peu sous ma houlette. Je me rendais compte de tous les ennuis que ça impliquait d'être aussi grand.

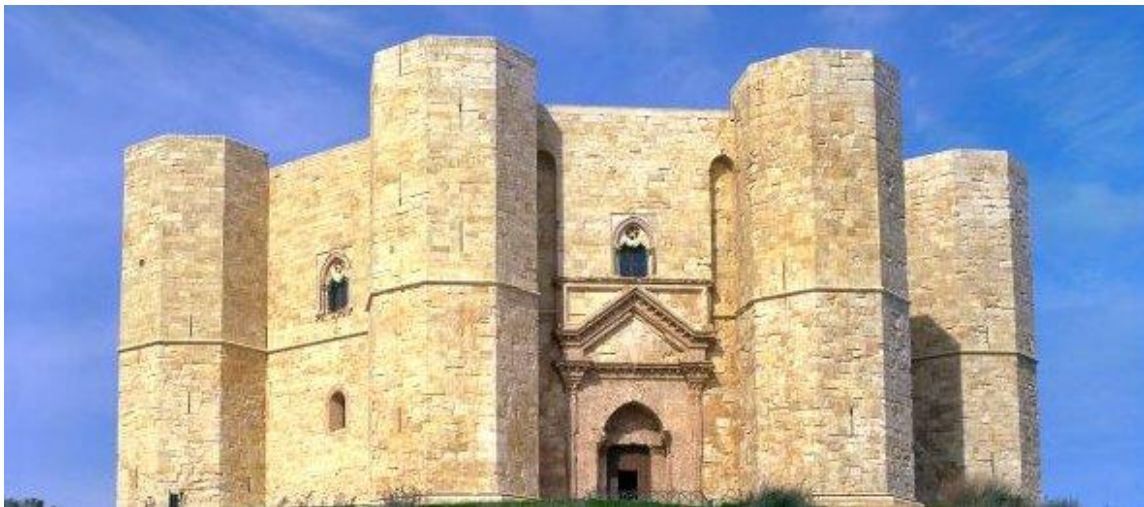
C'est aussi un aspect important de votre carrière : comme vous êtes parfaitement bilingue vous pouvez jouer aussi bien en français qu'en anglais....

Oui, et sur le tournage, il y a eu des moments délicieux. La petite femme de Richard était enceinte et elle a accouché au milieu du tournage. Deux jours après, il est venu avec ce petit môme. Il y avait ce boutchou et le regard de ce type, qui regardait ça avec une admiration, c'était joli. Puis on a fait des choses extraordinaires ; on a pris le Concorde deux fois pour aller à New York. Pour lui, c'était une tragédie : il lui fallait trois sièges pour s'asseoir ! Et pour se lever, il devait se baisser car le plafond était très bas. Donc, finalement ce n'était pas une partie de plaisir et le Concorde était bruyant. Puis, il y a eu la soirée d'inauguration du film en présence du tout New York, du tout Hollywood, Sinatra... des hurlements dans la salle avant que ça ne commence, des sifflets... Et le géant, on ne savait pas où le mettre, il bouchait la vue de tout le monde, alors il a fallu le mettre à l'arrière et il n'était pas content.

Pour vous, le fait de jouer l'un des méchants les plus emblématiques de l'histoire de James Bond, c'était une fierté ?

Oh oui et ça m'amusait follement. Avec Lois Chiles, la comédienne, il y a eu des moments difficiles. Elle faisait des choses bizarres en jouant, un peu selon la méthode Actors Studio. Alors, le metteur en scène lui disait : " Lois, what are you doing ? " - " J'essaye de donner un peu de caractère à ce personnage. " - " Oh Please stop it ! Vous êtes belle, et puis après, c'est tout ! " Elle est partie pleurer dans sa loge, alors j'ai été la consoler et je lui ai dit : " Mais oui quoi, toi tu es la pépée, moi je suis le méchant, voilà ce sont des archétypes, il n'y a rien à jouer. " Mais on s'amusait quand même.

Est-ce que ceci vous dit quelque chose ?



Castel del Monte - DR

Oui, c'est une forteresse.

C'est le Castel del Monte dans les Pouilles qui a inspiré l'abbaye du " Nom de la Rose ".

Ah oui, mais je n'ai pas tourné là.

Non pas dedans, mais cette forteresse a permis de dessiner la reproduction de la fausse abbaye du film. Quels souvenirs en gardez-vous ?

C'était grandiose : six mois de tournage avec un monsieur incroyable : Sean Connery. Un monsieur gentil, intelligent, grand acteur... que de bonheur ! On a tourné deux mois en Allemagne pour les grands décors, et puis trois mois à Rome.

Et avec Jean-Jacques Annaud, comment ça s'est passé ?

Ben, ça allait, il avait quelques fois des idées que je ne voulais pas accepter, parce que tous les personnages avaient des références qui venaient souvent de loin dans le livre d'Umberto. Il voulait toujours que les religieux soient méchants, mauvais ou désagréables. Ils sont monstrueux dans le film. Beaucoup de moines ont des têtes pas possibles, des grandes oreilles ou des grands nez. Il était très anticlérical. Tout ce qui était religieux, il préférait que ce soit désagréable à voir. Et j'ai dit non !

Et vous êtes parvenu à imposer votre point de vue ?

Oui et non... mais ça été quand même.

Tout autre chose à présent : est-ce que vous vous rappelez de ça ?



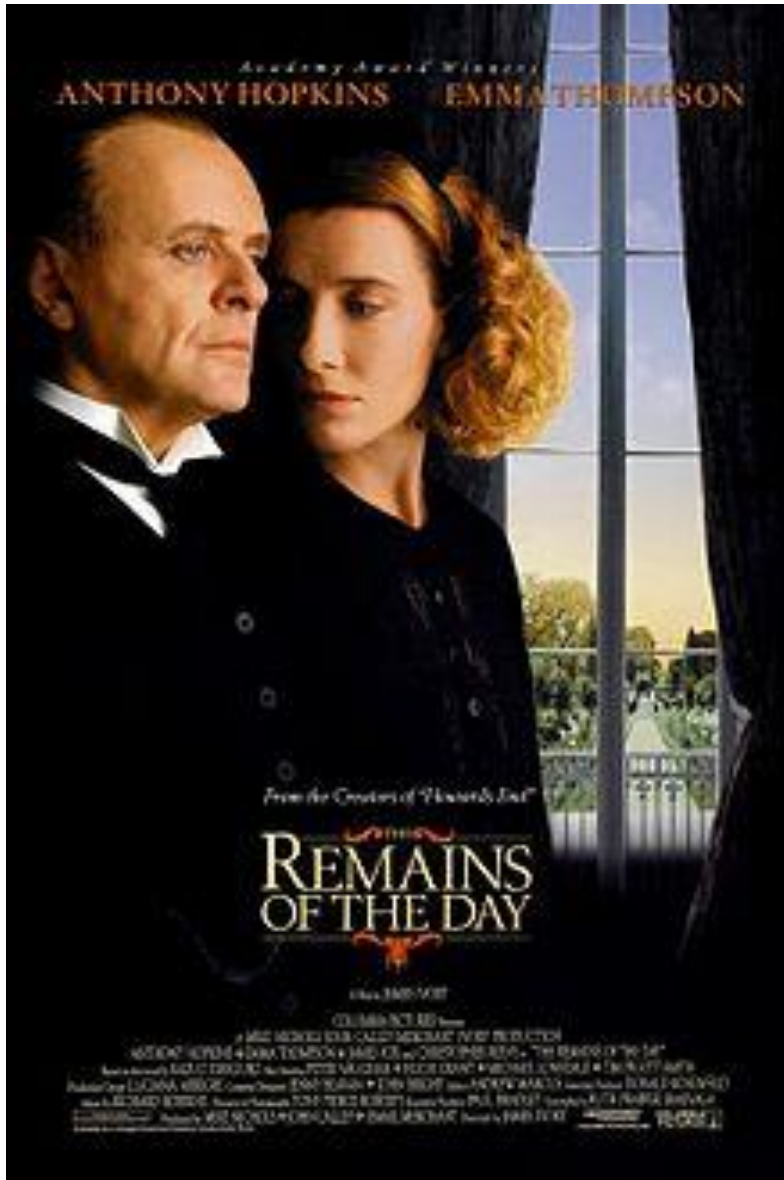
" Ma vie est un enfer " de et avec Josiane Balasko, Daniel Auteuil.... Et vous, vous jouiez l'archange Gabriel, c'est bien ça ? C'était une grosse comédie et vous en avez finalement fait assez peu des grosses comédies ?

Oui, mais j'aimais bien ça. Il était sympathique l'ange Gabriel dans son bureau ultra-moderne, en conversation avec Dieu par téléphone. . " Mais oui, Seigneur, vous avez toujours raison, bien sûr. Entendu, on fera comme vous voulez "... C'était chouette à faire.

Comment ça s'est passé avec Balasko ?

Oh, je la connaissais, elle a été mon élève. Je l'ai vue faire de l'improvisation, elle était douée. Elle a beaucoup de talent, je l'aime bien.

Voici encore tout à fait autre chose.



" The Remains of the Day " de James Ivory. Oui, ça c'est le " pas très drôle ", Anthony Hopkins, il n'est pas marrant du tout. Il ne rit jamais, il ne sourit jamais, très sérieux dans le travail. Mais j'avais fait avec lui " Le Bunker " de George Schaefer ; il jouait le rôle d'Hitler et moi je jouais le rôle de Martin Bormann. On avait fait aussi une télévision en France. Mais on ne parle pas avec Hopkins ... je veux dire... il ne s'intéresse pas beaucoup aux autres. Mais " The remains of the Day ", c'est un beau film ... cette histoire d'amour avec cette femme... Hopkins est un grand comédien, je ne dis pas, mais comme beaucoup, il n'est pas très drôle dans la vie. Il a joué un peu trop de monstres je trouve, et après, c'est devenu une spécialité.

Et là, qui est ce monsieur ?



Dave Kotinsky/Getty Images/AFP

Ah ben, c'est Spielberg non ?

Absolument et vous avez aussi joué pour lui... .

Oui bien sûr. Dans " Munich ". C'est tout récent ça. J'ai été contacté par mon agent : " M. Spielberg désire te voir, à telle adresse, dans un hôtel dans le 5^{ème} arrondissement " J'y vais, je suis reçu par une charmante secrétaire américaine, " Hello Mr.Lonsdale ! Mr. Spielberg est en train de faire travailler les gens, alors je vous donne le scénario, vous allez le lire, et puis, on vous recevra après. Alors je commence à lire et on me dit que c'est le rôle de " Papa ". Je lis, et au bout de cinq pages je me dis : " Oh ben si c'est ça le rôle ça ne m'intéresse pas ". Et en effet, on trouve le rôle du père au trois quart du film, mais là, ça commence à devenir intéressant. Autre anecdote : on m'a dit de remettre le scénario au bureau de réception sous scellé après la lecture. Il fallait pas qu'on voie ça, il ne fallait pas qu'on en parle. Spielberg a tourné " Munich " avec la peur d'être un jour agressé par des révolutionnaires arabes. Ils ont tourné à Malte, et il y avait une police pas possible pour les protéger. C'était plus calme à Paris.

Et le travail avec Steven Spielberg ?

Mon agent m'a rappelé en me disant que je tournais le même jour. J'aurais aimé le rencontrer avant quand même. Eh bien, ça s'est passé pendant le maquillage. Il est arrivé : " I'm so sorry ", pardon de ne pas vous avoir reçu, je suis débordé " Mais il est très sympathique, lui aussi. Très naturel, très gentil,, ce n'est pas du tout le grand cou, alors que c'est un dieu là-bas à Hollywood. Il n'y a pas un metteur en scène qui ait fait autant de films, c'est énorme.

Et vous ne l'aviez pas encore rencontré avant le maquillage ?

Non. Alors après, on répétait, puis il me disait : ok, on va tourner. Il n'y a qu'à la fin où il m'a demandé une chose précise.

Encore une photo si vous voulez bien.



EPA/IAN LANGSDON

Ah oui ça c'est le petit César, pour " Des hommes et des Dieux ". Je me suis bien amusé quand je l'ai reçu. J'ai dit : " Enfin te voilà, il était temps ! " (*rires*) Puis, j'ai raconté une anecdote qui m'était arrivée à Strasbourg. L'archevêque m'avait demandé de venir parler du film à ses ouailles dans la cathédrale de Strasbourg. On ouvre la porte, il y avait 1.200 personnes, c'est impressionnant, hein ? L'archevêque prend alors le micro, il commence son petit discours de présentation, et il termine gentiment en disant : " Maintenant je passe la parole à Michael Jackson ". Je ne vous dis pas l'explosion de rires que ça a été dans ce lieu qui est fait pour le silence, la méditation, le recueillement, c'était impressionnant. J'ai trouvé ça formidable. Après j'ai pris le micro et j'ai dit : " Je suis navré mais je ne suis pas Michael Jackson, on fera une petite prière pour lui... ". Ça a fait le tour de Strasbourg, cette histoire.

J'imagine. Et recevoir ce César pour ce film en particulier ?

J'étais content comme un gosse qui reçoit un bonbon. Je ne cours pas après les prix. Puis, j'en ai eu plein d'autres petits, mais très modestes dont on n'a pas parlé, le Prix Méliès, le prix je ne sais plus quoi, trois ou quatre trophées comme ça.

Ils sont chez vous ?

Oui.

Quand on reçoit un prix comme ça, on le garde sur sa cheminée ? Ou on le met dans un coffre à la banque ?

Ils sont sur un rayon de bibliothèque, il y a des gens qui regardent. " On peut toucher ? " Oui, ça ne va pas exploser ". Mais je suis content. J'avais été nommé plusieurs fois mais je n'ai pas reçu de prix, pour " Arnaud et M. Vincent " et ni pour un autre film avec Amalric.

De quoi êtes-vous le plus fier quand vous jetez un regard rétrospectif sur votre carrière ?

Oh ce n'est pas de la fierté, c'est du plaisir, de la joie. Il y a eu des moments avec Zinnemann, quand on a fait " Le chacal ", tout ça, c'est des moments inoubliables, d'intelligence, de plaisir, avec un directeur formidable. Avec Losey, avec tous ces gens, ce sont des moments jouissifs. Y a pas d'autres mots. Avec Truffaut, avec Buñuel. Tous ces gens-là ...ça vaut le déplacement.

Et des regrets ?

Oh il y a eu quelques navets que je ne nommerai point. Il y a de tout dans ce métier. Il y a des super génies, il y a du génie, il y a du peu de génie, et puis pas de génie du tout. Il y a de tout. Il faut essayer d'aider pour que ce soit bien quand ce n'est pas très intéressant, un peu risqué.

Vous vous voyez comme le genre d'acteur qui aide justement pour essayer d'améliorer parfois...

J'aime bien être en familiarité et parler avec le réalisateur. Avec Xavier Beauvois, ça a été formidable, parce qu'il m'a demandé d'improviser plusieurs fois. J'aime beaucoup improviser, parce que c'est la surprise, c'est la nouveauté, ce qui n'a pas été fait quoi ! Il y avait la scène avec la petite Algérienne au début du film où il m'a dit qu'il n'était pas content de ce qu'il avait écrit, et m'a demandé si je voulais bien improviser. J'ai dit : " Oh je peux toujours essayer. Je ne te garantis pas ce que ça sera mais allons-y alors. Qu'est-ce qu'il faudra faire ? " - " Ben la petite va te poser des questions, il faut que tu lui répondes ". J'ai pas cherché, ça m'est venu comme ça. Je pense ne pas avoir trahi la pensée ni Frère Luc parce qu'il avait tellement parlé des gens avec bonté. Il aimait ses malades, de 7h du matin à 10h de soir, tous les jours, pendant 45 ans. Dimanche compris. Il a tout donné. Il faisait ça par amour de l'humanité, pas parce qu'il y avait des Arabes ou des Musulmans, ou des Chrétiens... On ne peut pas tout montrer mais il recevait de tout, des gens qui venaient pour des conseils, et puis d'autres qui venaient parce que c'était gratuit.

Eh bien, merci M. Lonsdale.

Thank you. Super merci pour cette interview.